

"La Légionnaire" organe officiel de la Légion Française
des combattants et des volontaires de la Résistance nationale
Mars 1942.

40
Mars 1942

DROME

Jean-Marc BERNARD et André GIDE

projet de
Interviews avec Gide

En janvier 1909, paraissait pour la première fois la revue littéraire « Les Guêpes », éditée par l'imprimerie Valentignoise. Les joyeuses méchancetés de cette publication néo-classique et royaliste attirèrent l'attention sur son directeur, Jean-Marc Bernard, qui n'avait livré jusque là au jugement du public qu'un poème en vers libres : « L'Homme et le Sphinx », et une satire : « Le banquet ridicule », où beaucoup de talent était gaspillé à pourfendre d'obscurs disciples de Stéphane Mallarmé.

Devenu, sous de prudents pseudonymes, son collaborateur aux « Guêpes », je voyais Bernard quotidiennement dans la petite maison de Saint-Rambert-d'Albon où il vivait cloîtré pendant les mois d'hiver. Quelquefois, après la lecture d'un article de Maurras, d'une ballade en prose de Claudel, ou de fragments de ce « Retour de l'enfant prodigue », dont Gide lui avait dédié un exemplaire magnifique, il me psalmodiait des poèmes de son cru qui, réunis en une mince plaquette, parurent en février sous ce titre modeste : « Quelques essais ». Cette poésie abstraite, sentencieuse, ces alexandrins massifs, n'étaient à vrai dire que les gammes d'un débutant qui cherche sa voie. Les coupures de « l'Argus de la Presse » lui apportèrent cependant la preuve que l'œuvre ne passait pas inaperçue. Si les louanges, les critiques, voire les éreintements, ne firent à l'auteur ni chaud ni froid, il n'en alla pas de même le jour où il reçut d'André Gide certaine lettre qu'il me communiqua.

Dans cette lettre, Gide, avec courage, désapprouvait la publication de « péchés de jeunesse » dont Bernard, assurait-il, aurait à rougir un jour. Suivaient quelques observations, d'ailleurs pertinentes, que Gide formulait à l'appui de son dire. Il concluait en invitant son jeune camarade Jean-Marc à se dégager d'imitations paralysantes et à mieux utiliser ses dons de vrai poète.

Jean-Marc Bernard ne pouvait ignorer, connaissant l'auteur de « La Porte étroite », qu'un généreux infortuné ne se vante pas de contraindre celui-ci à intervenir avec tant de rudesse. Il lui en vint toutefois au cœur un peu d'amertume et il fut tout près de dire un adieu définitif à la poésie.

Mais c'était déjà le printemps, déjà l'été, nous poussant à nous évader dans la campagne de Saint-Rambert-d'Albon.

Jean-Marc m'entraînait à présent vers les coteaux ensoleillés de Chanas, parmi les pêcheurs, les cerisiers tout blancs, tout roses, le long du Rhône bordé de fins peupliers.

Une seule fois, un après-midi, nous rencontrâmes celle qui fut sa plus noble inspiratrice, qu'il avait aimée, noguère, qu'il aimait encore et qu'il eût épousée, si sa santé fragile ne lui avait interdit l'espoir de s'assurer l'indépendance. C'est pour elle qu'il compose alors les poèmes « Pour M. B. » sur lesquels s'ouvrira le recueil : « Sub Tegmine Fagi ». Car il s'est remis à écrire, mais cette fois l'accent a changé. On peut s'en convaincre en relisant le quatrième des poèmes : « Pour M. B. », ébauché au cours d'une promenade à Chanas.

« J'ai trouvé sur ma route un cabaret ancien... » Les semaines passent, les mois... Ses voyages à Valence, à Paris, des liaisons moins innocentes, lui inspirent des strophes légères qu'assombrit parfois le souvenir de l'ancienne douleur :

**Chuchotements des eaux sous bois,
Venez chasser mes ennuis, voire
Le souvenir de cette voix
Qui chante au fond de ma mémoire.**

Jean-Marc Bernard est enfin délesté des semelles de plomb du néo-classicisme, car tel fut bien l'effet de l'intervention d'André Gide : désenvoûter le poète des « Essais », l'affranchir de la pesanteur. En 1912, Gide accueille pour les publier en bonne place dans la « Nouvelle Revue Française » la plupart des pièces de vers qui composeront le « Sub Tegmine Fagi ».

Heureuse époque, où le directeur des « Guêpes », traditionaliste et monarchiste, était fraternellement épaulé par l'auteur des « Nourritures terrestres », cependant qu'une République aveugle nous conduisait les uns et les autres aux abîmes ! Peut-être n'était-il pas inopportun de profiter d'une invite de notre chef départemental pour révéler ce curieux épisode de la vie littéraire d'avant 1914, s'il nous permet de réunir dans un même sentiment d'affectueuse admiration deux de nos gloires, l'une régionale, l'autre nationale, et d'affirmer — hautement — qu'on peut appartenir à la fois au petit groupe des amis de Jean-Marc Bernard et à la foule des fidèles qui, chaque samedi, se disputent le « Figaro » pour y savourer les « Interviews imaginaires » d'André Gide.

Jean CHEYRE.

LA LÉGION FRANÇAISE
TRAVAIL -- FAMILLE -- PATRIE